

Études d'histoire religieuse



La France émigre au Québec avec l'historien Guy Laperrière

Guy Laperrière, *Les congrégations religieuses. De la France au Québec, 1880-1914*, t. 1, *Premières bourrasques, 1880-1900*, IX-228 p.; t. 2, *Au plus fort de la tourmente, 1901-1904*, 597 p.; t. 3, *Vers des eaux plus calmes, 1905-1914*, 730 p., Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996-2005

Benoît Lacroix

Volume 76, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/044764ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/044764ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Lacroix, B. (2010). La France émigre au Québec avec l'historien Guy Laperrière / Guy Laperrière, *Les congrégations religieuses. De la France au Québec, 1880-1914*, t. 1, *Premières bourrasques, 1880-1900*, IX-228 p.; t. 2, *Au plus fort de la tourmente, 1901-1904*, 597 p.; t. 3, *Vers des eaux plus calmes, 1905-1914*, 730 p., Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996-2005. *Études d'histoire religieuse*, 76, 129–133. <https://doi.org/10.7202/044764ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Note critique

La France émigre au Québec avec l'historien Guy Laperrière

Guy Laperrière, *Les congrégations religieuses. De la France au Québec, 1880-1914*, t. 1, *Premières bourrasques, 1880-1900*, IX-228 p.; t. 2, *Au plus fort de la tourmente, 1901-1904*, 597 p.; t. 3, *Vers des eaux plus calmes, 1905-1914*, 730 p., Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996-2005.

Personne n'en doute : il existe depuis quelque temps entre les Français de France et les Québécois francophones une amitié privilégiée. En a-t-il toujours été ainsi ? Qui ne se souvient des années 1760 ? Un nombre important de Français fuit le « pays » pour retrouver la Mère patrie. Or, dans les années 1880-1914, le contraire se produit, et plusieurs centaines de Français s'exilent au Québec. Des lois sévères et nettement anticatholiques – les lois Combes – forcent des congrégations de religieux et de religieuses à poursuivre au Québec francophone ce qu'elles avaient souhaité accomplir en leur propre pays. La majorité de ces immigrants sont fort qualifiés ; ils feront effectivement d'excellents éducateurs et éducatrices, la qualité de leur langue est sans contredit un atout majeur.

Ces nouveaux venus retrouvent peut-être ici la liberté d'enseigner selon leurs convictions profondes, mais n'attendons pas qu'ils publicisent au Québec, terre d'accueil, une image positive de la laïcité de leur milieu d'origine et qu'ils fassent la promotion inconditionnelle de l'idéal républicain. De toute manière, 1880 n'est pas si loin de 1789 ! Nos rapports avec la France laïque seront marqués pour plusieurs décennies par cette immigration française à sens unique.

Des accommodements improvisés

Mais nous, et malgré tous les services à rendre ou rendus, comment accueillons-nous ces réfugiés, ces exclus, de la France anticléricale ? N'avons-nous pas entre-temps développé, depuis la conquête anglaise des habitudes éducatives particulières à cette situation de « pays conquis » ? N'avons-nous pas réussi un peu à la manière normande – oui et non – une stratégie de résistance ? Encore en 1913, Louis Hémon peut écrire dans *Maria*

Chapdelaine qu'ici au Québec « toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, notre vertu et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin ? » Nous nous souviendrons qu'à l'époque même, depuis le milieu du XIX^e siècle, l'Église catholique au Québec a pris de l'élan et du pouvoir.

Comment ces Français et ces Françaises, religieux, religieuses, vont-ils s'adapter et réagir face à nos habitudes et mœurs, à nos manières québécoises d'exercer l'autorité locale et de pratiquer une religion largement marquée par une sorte de résistance politique ? N'étions-nous pas devenus forcément conservateurs et, à notre manière, méfiants de toute intervention étrangère ?

Ce qui devait se produire est arrivé, mais sans mauvaise volonté de part et d'autre. En cette province très catholique, où la religion autant que la langue est affirmation de survie contre l'Anglais protestant, les clercs et les religieux, religieuses doivent faire en sorte que la saine doctrine soit maintenant préservée des erreurs « françaises », en dépit des différends clairement identifiés.

En effet, les relations interpersonnelles entre Français et Canadiens français ne seront pas toujours de tout repos. Même nos nationalismes ont leurs variantes d'un pays à l'autre.

La population locale catholique et massivement pratiquante se sent honorée en un sens de recevoir des cousins et des cousines venus de France, si bien doués, et surtout dévoués à la cause de l'éducation qui, ici, fait figure de parent pauvre.

Cependant, il arrive en milieux religieux comme ailleurs de l'*hommerie*, de la *femmerie*, des entêtements sacrés, des rebuffades, des petites luttes de pouvoirs, que la piété ne suffit pas à éliminer. Les nouvelles congrégations religieuses font face parfois à des supérieurs québécois en fonction qui n'ont nullement le goût ni la vocation de céder espace et autorité. Ici et là naissent des résistances de tout ordre.

Laperrière, historien des frontières

Comment, historien de métier, raconter, faire face à toutes ces questions et querelles frontalières en France, au Québec et qui ont parfois leurs suites au Vatican ? Il s'agit d'écrire en l'an 2000 l'histoire religieuse catholique romaine, attaquée aujourd'hui de tous les côtés. En outre, un historien sérieux doit vaincre certains préjugés défavorables qui conduisent plusieurs archivistes de communautés religieuses à demeurer sur la défensive devant un historien laïque, fût-il le sympathique Guy Laperrière. Nous estimons pour notre part que chaque famille religieuse, comme chaque famille humaine, a

ses secrets qu'il importe de protéger contre le voyeurisme affamé. L'historien Laperrière, archiviste dans l'âme, réussit à s'accorder à toutes les libertés. D'où le caractère à la fois global et spécifique de ses exposés.

Par ailleurs, une autre difficulté fut d'apprendre à lire ses « sources » françaises. Elles aussi doivent être lues dans leur contexte. Ce qui suppose la connaissance des meilleures études et une lecture particulière des documents d'archives.

Du global au particulier

Pour écrire et garder en vue le tout de cette histoire très particulière au Québec, au Canada français, d'un transfert massif, d'arrivées de congrégations qui obligent autant à la considération politique qu'à la vie des croyances et des incroyances, il faut un talent particulier. L'historien Guy Laperrière possède un esprit d'analyse doublé d'une grande capacité de relier les divers aspects d'un événement. Ici il opte généreusement pour l'écriture d'une histoire « globale », et pourtant bien particulière à chaque congrégation, une histoire qui ne sera ni apologétique, ni confessionnelle, ni cléricale. Ses trois volumes méticuleusement articulés et d'exposés – synthèses et bilans – répondent à une historiographie multidimensionnelle : s'y croisent la vie des personnes, l'histoire des institutions et un choix de récits et d'événements remarquables. Nous y apprenons à quel point nos rapports avec la France, fussent-ils des rapports historiquement affirmés, peuvent être à l'occasion difficiles et même orageux. Croyances et préjugés, parallèles et différences s'entrecroisent pour ne pas dire s'entremêlent. Guy Laperrière réussit à établir des rapports de situations par des enchaînements d'événements inattendus, mais dans le plus strict respect des données géographiques et chronologiques. À la fin de son étude, il ose, pour notre profit, créer des liens et des rappels allant de 1914 à 1939.

Écrite dans un style toujours correct, bienveillant et à l'occasion souriant, cette histoire en continuité, quantitative et qualitative, est nouvelle, originale, bien loin du préfabriqué. Voici en effet le récit d'un dépisteur de faits, intelligent et perspicace. Historien d'une lente et longue patience. Par lui nous nous instruisons de multiples façons. Nous apprenons encore une fois que les rapports entre les institutions civiles et les institutions religieuses ne seront jamais faciles pour la bonne et première raison que les unes et les autres ne visent pas les mêmes objectifs.

Le professeur Laperrière qui œuvre dans le champ de l'histoire religieuse du Québec depuis plusieurs décennies sait de quoi il parle. Dans l'étude qu'il publie, il s'occupe des années 1880 à 1914. Il y trouve de quoi troubler ses nuits. D'ailleurs, il compare son aventure historiographique à une traversée en haute mer, celle que vivent la plupart des « exilés » qui se réfugient au

Québec. De 1880 à 1900, ce sont des «bourrasques», suivies de 1901 à 1904 d'«au plus fort de la tourmente» pour se terminer, pour notre auteur, de 1905 à 1914 «vers des eaux plus calmes». Un calme provisoire si on se souvient de la suite.

Le second tome de cette étude, remarquable par ses multiples composantes historiographiques, est dédiée aux regrettés Pierre Savard et Jean Hamelin, tandis qu'une bibliographie attentive laisse entendre à quel point en ces matières, l'historiographie québécoise doit aux travaux de Claude Galarneau, Nive Voisine, Marguerite Jean et d'autres encore, dont les Français Langlois et Dufourcq.

Données observables

Un historien des institutions vaut surtout par le retour aux sources et le traitement des données observables. Pour sa part, Guy Laperrière ne semble avoir rien épargné pour s'informer sur chacune de ses quarante-cinq congrégations; simplement, de juin 1980 à 1982: vingt-trois mois de travail archivistique acharné. La consultation assidue des archives de chaque groupe magnifiquement identifié s'impose à lui. D'ailleurs, ses premiers remerciements vont aux archivistes. D'où ses «expéditions» à travers tout ce qui est documents et récits le mènent tour à tour au Québec, à Ottawa, en France, à Rome. Il se rend aux évêchés, aux archevêchés, partout où il soupçonne une source d'informations supplémentaires. Pour l'époque qu'il a choisi d'étudier, il se rend en France, s'informe de la législation en cours en rapport avec l'enseignement. Chaque congrégation devient le lieu d'un dossier fouillé. À qui se donne totalement à une étude théorique et pratique des comportements, tout est «source» de savoir. Soit ici au Québec, soit de «l'autre bord» en France proclamée républicaine depuis à peine une décennie. Oui, tout l'intéresse, la démographie, les échelles de population, la cartographie, les états financiers, mais surtout ce qui a trait aux groupes: les décrets, les lois, les programmes, les coutumiers et les règles des communautés religieuses, les revues, les annales, les nombreux échanges épistoliers de l'époque. À ce propos, il aime tout ce qui est directement ou indirectement lié à la France. Dès qu'il commence à rédiger, s'affirme cette remarque signifiante de la passion de l'historien racé: «Une des plus grandes joies de ce travail est l'abondance des sources».

Là où il opère, il identifie des trésors de renseignements, y trouve son profit sinon son plaisir à lire, à vérifier le témoignage oral, à chercher le fait, le chiffre, le mot. Là où il obtient la date, le fait, le détail le plus significatif: dans les lettres qu'adressent les clercs, les religieux, les religieuses, il dépiste des perles, des détails parfois uniques qui souvent invitent à un «sourire en coin». Ses textes sont parsemés de tableaux et de photographies habilement distribués tout au cours de ses exposés.

Un travail exemplaire

L’auteur de cette somme de connaissances multiples sur les rapports socioreligieux à propos des congrégations religieuses de la France au Québec de 1880 à 1914 avoue avoir choisi ce champ d’intérêt dès les débuts de son enseignement à l’Université de Sherbrooke, soit en 1970 ; le troisième tome de son étude paraît en 2005. C’est dire qu’il s’agit ici de l’œuvre de toute une vie professorale et, à notre avis, d’un travail exemplaire dans le champ de plus en plus occupé par une nouvelle génération d’historiens et d’historiennes laïques à la recherche du sacré dans la vie de nos ancêtres.

Guy Laperrière appartient effectivement à cette génération d’historiens et d’historiennes préoccupés d’histoire totale sinon globale, capable à la manière d’un Ollivier Hubert ou d’une Lucia Ferretti de lire les textes autrement et sans préjuger de leur provenance. Bien sûr, aucun texte n’est innocent, il appartient à l’historien d’expérience de trouver l’éclairage qui permet de discerner la vérité des mots et des contextes, en fin de compte, pour en revenir à nos échanges « amicaux » avec la France, et tout particulièrement sous l’angle de l’étude de l’historien Laperrière, avons-nous tellement changé ? La France catholique ne continue-t-elle pas à marquer profondément notre culture religieuse ? Voyages, rencontres, livres, Internet, etc. Un seul exemple pour rejoindre les perspectives de Laperrière : on raconte que des quatorze communautés religieuses nouvelles au Québec, sept sont d’origine française. Si Jésus de Nazareth les inspire toutes, en chacune la filiation spirituelle s’affirme différemment.

À la manière de plusieurs jeunes historiens, engagés en historiographie religieuse, laïques en majorité, Guy Laperrière s’efforce de retourner aux sources premières, de les interroger, d’en rendre compte, moins pour une thèse quelconque, que pour tout simplement raconter comme au temps d’Hérodote et de Thucydide, quitte ensuite à mettre le fruit de sa recherche en perspective. L’on retrouve ainsi une certaine vision humaniste de l’histoire écrite : avant tout, raconteur, rendre compte tout simplement pour instruire. Ce sont les intentions mêmes de l’historien Laperrière qui au début de son étude avoue : « l’auteur se fait une image du passé, se l’approprie, la revêt de ses propres hypothèses et la présente humblement à ses contemporains, en espérant qu’elle soit vivante, qu’elle permette de se réapproprier collectivement le passé pour mieux juger de ce que nous sommes aujourd’hui ». Histoire : maîtresse de vie, écrit déjà Cicéron en l’an 55. *Historia magistra vitae* !

Benoît Lacroix, o.p.
Montréal